

L'affaire d'Orient La guerre de Crimée et les Saint-Quentinois

Le 2 décembre 1851, anniversaire du couronnement de Napoléon I^{er} d'Austerlitz, un coup d'état établissait en France le Second Empire, avec le troisième du nom.

Les nations d'Europe reçurent la nouvelle avec quelque inquiétude malgré la déclaration rassurante : «L'Empire, c'est la paix !». Le nouvel empereur a bien un passé de révolutionnaire et de conspirateur...

Les révolutions libérales et nationales de 1848 se sont éteintes et le statut de 1815 est resté en vigueur. Napoléon III n'a jamais accepté les traités de Vienne et l'écroulement de la France napoléonienne. Ceci, malgré quelques gages donnés aux différentes forces de réaction, tels que la restauration du pape Pie IX en ses États.

Le tsar de Russie, Nicolas I^{er}, réclame le protectorat des chrétiens orthodoxes soumis aux Ottomans. Ce serait là un démembrément à peine déguisé des Balkans où les Turcs exercent leur tutelle depuis 1774.

Le sultan résiste. Une guerre russo-turque commence. Les Anglais veulent intervenir. Puissants sur la mer, ils n'ont qu'une petite armée qui coûte cher. Napoléon III leur apporte l'appui de l'armée française en 1854.

La Prusse, fidèle à son alliance russe, n'intervient pas. L'Autriche, qu'on espère dans les deux camps, reste neutre. La seule menace de son intervention a écarté les Russes des bouches du Danube : cela lui suffit.

Reste à trouver le théâtre des opérations. Des débarquements en Baltique ne donnent que peu de résultats. Les Français et les Anglais décident alors une opération de surprise sur les côtes de la péninsule de Crimée, située au sud de la Russie, sur la mer Noire. C'est là que la Russie va soutenir la lutte contre les alliés de 1854 à 1856 : c'est la guerre de Crimée.

Événement important sur le plan international, des habitants de Saint-Quentin et de sa région participent à ce conflit. On en parle beaucoup dans le *Journal de Saint-Quentin*, qui nous donne en même temps de leurs nouvelles.

On y lit, le 26 avril 1854 :

«La ville de Gallipoli, en Turquie, lieu de concentration des troupes françaises réunies sous le commandement de M. le général Canrobert, a pour commandant militaire un officier français, M. Séverin, capitaine aux chasseurs de Vincennes.

M. Séverin appartient à l'arrondissement de Saint-Quentin. Il est originaire du Catelet. Engagé volontaire en 1838, il est arrivé aux grades de capitaine et de chevalier de la Légion d'Honneur, ne devant son avancement qu'à des actes de bravoure. Il s'est signalé à plusieurs reprises dans nos guerres d'Afrique, et ses capacités et son énergie devaient naturellement le désigner pour les fonctions importantes et difficiles qu'il occupe aujourd'hui en Orient.»

Dans le journal du 4 juin 1854, on nous expose qu'à Gallipoli, 26 000 rationnaires sont concentrés et leur nombre augmente chaque jour. Ils sont alimentés au moyen de cinq fours tures de 400 rations, neuf fours de campagne de 250 rations, reçoivent de la farine de France et d'Algérie, de la viande d'Asie. Les Français ont construit des débarcadères, des quais, nivelé les rues et les places, établi des hôpitaux, construit des parcs, des baraques, creusé des fossés pour assainir la ville et favoriser l'écoulement des eaux.

Mais cette fois, la guerre est déclarée depuis le mois de mai. Et l'éditorialiste nous assure que :

«La part sera belle encore, aux yeux du pays, si fier de sa dignité et de sa force, car la France aura montré qu'elle peut être toujours une grande puissance militaire. En rien de temps, des escadres entières sont sorties de nos ports, des armées ont été formées, les caisses de l'État ont reçu des millions par un emprunt volontairement souscrit.»

Mais les affaires vont baisser et le journalisme poursuit :

«Le commerce, l'industrie, les arts comprendront, et quand ils reprennent leur essor... ils verront que la perte de temps qu'ils ont faite peut être largement rachetée par l'influence qu'aura acquis le nom français dans tous les pays du monde.»

Le maréchal de France de Saint-Arnaud est nommé généralissime des troupes françaises. Les troupes anglaises sont sous les ordres de lord Raglan. Celui-ci écrit au premier pour le remercier de l'assistance apportée lors du débarquement des unités anglaises et il conclut :

«Le drapeau français et le drapeau anglais n'en font plus qu'un, comme tout le monde peut le voir.»

Le 4 octobre 1854, le journal précise :

«Sur toutes les places du commerce, sur tous les centres manufacturiers, les esprits sont occupés à la guerre, et la prudence sinon la crainte, arrête quelque peu la fabrication. Pour la consommation, on économise en vue de l'avenir.»

Et soudain le journaliste s'emballle :

«A Saint-Quentin, on s'étonne de ne pas entendre le carillon de l'hôtel de Ville pour les nouvelles venues de Crimée. On croit à la prise de Sébastopol, mais elle n'est pas encore annoncée par le Gouvernement. Chacun peut manifester sa joie. Les villes voisines, Laon en tête, ont été pavoiées et illuminées.»

Mais ce n'est qu'un faux bruit. Le siège de Sébastopol sera dur et long. Il durera plus d'un an.

Le dimanche 15 octobre 1854, toute la première page du *Journal de Saint-Quentin* est consacrée à l'affaire d'Orient.

Le 20 septembre, les alliés ont eu un succès sur les hauteurs de l'Alma, à quelques kilomètres au nord de Sébastopol.

«Les hauteurs du parc de Greenwitch ne sont pas plus couvertes de créatures humaines un jour de fête que les hauteurs de l'Alma l'étaient de morts et de mourants. Sur ces collines sanglantes étaient couchés 2 196 Anglais et plus de 5 000 Russes, et, à l'ouest, 1 400 Français et plus de 3 000 Russes.»

Le colonel de la Goudie est fait prisonnier par les Russes. Le général Canrobert a reçu un éclat d'obus en pleine poitrine, une forte commotion. La plaque d'une médaille bénite qu'il portait sous son uniforme l'a garanti d'une blessure plus considérable... un miracle ?

Sitôt le succès d'Alma, le maréchal de Saint-Arnaud, très malade, a dû cesser ses fonctions. Il est remplacé par Canrobert. Il est mort peu après du choléra, dans d'atroces souffrances. Le 11 octobre, son corps est arrivé à Marseille.

Les dernières dépêches annoncent que les armées ont investi Sébastopol. Lord Raglan déclare : «On pourra ouvrir le feu sous peu de jours. Les aqueducs sont coupés.»

Mais en fait, les armées alliées ont quitté Alma le 25 septembre. L'ennemi avait fait des travaux empêchant le débarquement des troupes. Anglais et Français d'accord, il fut décidé d'abandonner l'assaut par le nord et de trouver un autre point d'attaque. Ils vont tourner Sébastopol par le flanc et marchent sur Balaclava dont Lord Raglan annonce la prise le 26 septembre. La marche - dit-il - a été très difficile pour les Anglais. Ils ont attaqué une division russe et fait une prise de quantité de munitions et de bagages. Mais il ajoute que la marche de l'armée française a été encore plus dure.

Et les nouvelles diverses :

125 pièces d'artillerie débarquées et transportées sur les hauteurs qui commandent Sébastopol au sud.

A Balaclava, des tranchées sont creusées à 2 km de Sébastopol. 50 gros canons y sont débarqués ainsi que 650 matelots et 2 000 soldats.

Mais en haut, à gauche de la une du journal, s'exprime toujours l'éditorialiste Ernest Dréolle :

«L'impatience du public n'est point encore satisfaite. Les récits de la bataille de l'Alma excitent un vif intérêt. On lit avec plaisir les détails d'un combat où nos soldats se sont montrés dignes de la France et de leur vieille réputation de gloire et de courage, mais ce n'est pas encore là tout ce qu'il faut pour que les désirs soient com-

blés, pour que l'orgueil national, réveillé par une première victoire, soit suffisamment flatté. Ce qu'il faut au pays, ce qu'il faut aussi à nos soldats qui ne comptent pas leur succès, qui ne comptent pas leurs fatigues et leurs douleurs, c'est la prise de Sébastopol.»

On attendra encore un an !

27 octobre 1854. Tous les jours le prince et général russe Menschikoff qui commande Sébastopol annonce que rien de décisif n'a eu lieu la veille. Mais le 24 octobre il annonce que les bombardements de la journée du 17 octobre ont fait 500 morts et que l'amiral Korniloff qui commandait le fort Constantin a été tué.

Un long article nous apprend comment Sébastopol, dominée de tous côtés par des collines, et qui n'est toujours pas prise, est défendue par les assiégés. Ce ne sera pas facile pour les troupes alliées, et Ernest Dréolle a contenu sa plume ce jour là.

Le *Journal* du 29 octobre publie une lettre d'un jeune officier, sans doute de la région. Elle est datée du 12 octobre.

«Voici douze grands jours que nous regardons Sébastopol sous toutes ses faces, sans lui avoir tiré un seul coup de canon, tandis que cette bonne ville que nous convoitons, se divertit chaque jour par un nouvel exercice sur notre tête. Tantôt c'est le canon à longue portée dont les coups viennent nous atteindre à la distance fabuleuse de 4 kilomètres. Tantôt ce sont des obus simples incendiaires ou des obus à balles dont les éclats sont si meurtriers. Depuis ce matin, ce sont des bombes de la plus forte espèce.»

Les Français ouvrent des tranchées pour cacher leurs batteries. Et il continue : «Dans deux jours et demi, à notre tour, dans une musique nouvelle pour eux, ce sera notre pauvre petit armement de 45 pièces seulement dont dix mortiers à bombes plus ou moins incendiaires de 27 centimètres, et enfin 14 canons de 24 ou obusiers de 22.

Pourvu que les Anglais, qui commencent à bien travailler, puissent en faire autant».

Par contre, un correspondant anglais écrit de Sébastopol :

«Tous nos soldats ont maigri, et la poussière et la sueur accumulées depuis longtemps leur donnent un air hagard. Leurs habits, qu'ils n'ont pas ôtés depuis des semaines, seraient rebelles à la brosse. Comment se laver quand on a à peine de l'eau pour boire ?

L'aspect des brillants officiers de la ligne et de la garde est loin de ressembler à celui de naguère. Si ce n'était très sérieux, ce serait assez grotesque. Ils n'ont pas quitté leurs uniformes depuis trois semaines. Ils ont marché, combattu, couché avec. Le rouge a perdu sa vivacité et l'or son lustre...».

Le mercredi 28 novembre 1854, Ernest Dréolle, l'éditorialiste ultra-nationaliste, est revenu à son poste, à la première colonne de la une du *Journal de Saint-Quentin*.

Les alliés ont remporté la victoire d'Irkoutsk, il est enthousiaste :

«Une lettre aussi noble par le style que par les sentiments... a été adressée par S.M. l'Empereur au général Canrobert et à l'armée d'Orient. ... l'Empereur s'est rendu l'interprète du pays tout entier et sa lettre dira au brave officier qui commande l'armée d'Orient et aux soldats qui la composent combien est vive et sincère la reconnaissance de la France pour ceux qui défendent si bravement leur drapeau... On ne peut réprimer le droit d'inscrire ces nouvelles victoires sur ces tables d'airain où l'Europe vaincue a lu longtemps Austerlitz, Marengo, Iéna, Wagram et la Moskowa. Les fiers soldats de Napoléon III sont dignes de leurs pères. Les vainqueurs de l'Alma et d'Irkoutsk sont dignes de leurs aînés.

Aussi se dit-on en lisant la lettre de l'Empereur, que ces cris éloquents sortaient jadis du cœur du Grand Capitaine, au lendemain d'une victoire et par lesquelles il remerciait son armée, plus intrépide à la voix de son chef et toujours prête à de nouvelles conquêtes...»

Suit le texte de la lettre rédigée au palais de Saint-Cloud, le 24 novembre 1854, et destinée au général en chef de l'armée d'Orient, Canrobert.

Puis Dréolle reprend la plume pour dire ses soupçons sur une action décisive parce que l'Empereur a parlé d'une «diversion puissante» - et il conclut :

«La France donne à l'heure qu'il est un sublime spectacle. D'un côté, c'est l'Armée qui brûle de ce feu guerrier qui enfante les héros. De l'autre, c'est le Peuple, c'est l'âme de la Nation, qui, brisant ses idoles, oubliant ses erreurs, s'unit pour se rapprocher du trône et n'a plus qu'un désir, qu'une passion : la gloire de la Patrie.»

Le journal publie la lettre écrite à sa mère, par un officier du 26^e régiment si éprouvé au cours de cette journée du 5 novembre.

Il y expose que le général de Lourmel, pour venir au secours de troupes contournées et attaquées de dos, choisit le 26^e régiment et entraîne ses 600 ou 700 hommes. Ils arrivèrent trop tard. Sous la fusillade des Russes, le 26^e fut déciémé. On releva par la suite 40 morts dont le général de Lourmel, deux chefs de bataillon et un capitaine, et 120 blessés dont un lieutenant qui fut amputé d'une jambe.

C'est là qu'il nous faut maintenant présenter la lettre écrite par un soldat de la 2^e division, 2^e bataillon de l'armée d'Orient, dans le 3^e Chasseurs à pied, à un de ses amis.

Le lettre du soldat Charles Dor est adressée à M. Boulanger, de Bellcourt. L'original est toujours conservé dans la famille. Compte tenu de son caractère historique, Mme Séverin a pu l'avoir entre les mains, grâce à Melle Boulanger.

Cette lettre est datée du 20 décembre 1854.

Il s'agit d'un soldat d'une unité qui a participé à la bataille d'Irkoutsk et qui, contournant ensuite la rive gauche de la mer Noire, est venue prendre quelque jours de repos au camp de Varna.

Corps d'observation. Camp de la 2^e division 20 d 54

Mon cher et intime ami,

Ta lettre du 2 décembre arrive ici le 20. Je crois qu'un courrier part demain, puisse-t-il te porter promptement ma réponse. Tu t'étonnes que malade à Varna je me sois un moment laissé décourager ! Épuisé par nos longues marches dans la Dobrotcha, marches pénibles d'une journée entière sans eau, sous un soleil de juillet et par le mal que ces plaines malsaines nous donnaient, je me suis vu réduit de moitié, presque sans force, suivant avec peine la colonne qui laissait à chaque kilomètre une fosse contenant quelquefois plusieurs cadavres.

La 1^{re} division qui avait poussé jusqu'à Kûstenajé a fait, elle, des pertes considérables. Le premier homme qui est mort, M. Loslier, a été atteint le 5 août et est mort le même jour. Le 7, trois sont tombés malades à Baltchik, deux sont mort le même jour. Le 8, dix sont entrés à l'ambulance, il n'en est revenu que deux. Le 9, j'apprends au départ à 3 heures du matin que mon ami, mon camarade de popote, le sous-officier avec lequel je mangeais tous les jours, atteint la veille à 7 heures du soir, est déjà enterré. Le commandant qui a serré la main à ce sergent à 9 h du soir, refuse d'y croire. Cependant, nous voyant tristes, il nous conjure de ne plus y songer.

Nous avons mis quatre jours pour aller de Mangolia à Varna, nous ne faisions que quelques lieues, nous traînant tous avec peine, affaiblis que nous étions par la dysenterie. A chaque halte on se hâtait de jeter le sac à terre et de s'asseoir dessus. Lorsqu'il fallait marcher, on se levait pour se mettre sur le dos un sac considérablement allégé qu'on trouvait lourd : je plaignais alors ceux d'une faible constitution, je comprenais leur souffrance en les voyant trembler de faiblesse et d'épuisement.

Comprends-tu, mon ami, pourquoi mon moral était ébranlé ? Je faisais des billets d'hôpital pour des hommes tout à l'heure forts et robustes, et déjà presque sans vie, et moi je me sentais affaiblir de jour en jour, mon tour ne pouvait-il pas arriver d'un moment à l'autre ? Réconforté par les bontés de M. Séverin envers moi, qui non content de me donner toutes ses provisions de sucre, thé, tilleul, me permettait encore de puiser dans sa bourse, j'ai refait les 29 et 30 août après vingt jours de repos, cette même route de Varna à Baltchik. Cette fois, chargé de provisions de toutes espèces, portant bon nombre de cartouches, je ne prenais pas la peine aux repos de défaire les courroies de mon sac pour le poser à terre. Le 30 je n'ai pas voulu m'asseoir de toute la route.

Réfléchis, mon ami, à ma position, enterrant pour ainsi dire plus de 10 hommes et ... de ma Compagnie, faisant leurs billets d'hôpital, séparé de mon ami Lahaye fort et vigoureux, enlevé par le cruel fléau, affaibli moi-même par la maladie je me laissais aller au découragement. Faut-il t'en dire plus, répéter encore la même chose ou te citer quelque triste tableau pour que tu me pardones ce découragement qui ne m'a pas empêché de faire mon service et de suivre pas à pas la colonne (cette ligne écrite en majuscules).

Delobel n'a pas été un quart d'heure sur le champ de bataille. En se portant avec sa compagnie à la rencontre des Russes, mettant lui-même en joue à cinq pas de lui, il a reçu une balle qui, après avoir emporté la tête de sa baguette de carabine est venue lui passer sous le bras droit. Delobel n'a pas été obligé d'entrer à l'ambulance ni même de se faire soigner. Il a donc eu plus de bonheur que moi. Privé de l'usage de son bras engourdi, Delobel, sur le conseil de son capitaine, s'est retiré.

Il n'y avait point d'officier à ma compagnie, le Sergent-Major qui était censé commander, a été porté pour officier. Lui-même avait porté sur un état tous les sous-officiers de sa compagnie ayant bien combattu. On en a récompensé un qui a été blessé derrière le sergent de tir qui le précédait. Ce n'est pas tout à fait juste, d'autant plus que la blessure a été si légère que le sergent Rouget n'a eu non plus aucun pansement à faire.

Voilà j'espère, les derniers mots que j'écris sur le combat d'Ikerman qui a été tant de fois raconté. Tu veux un peu de siège, il ne me sied guère d'en parler, je ne puis dire que ce que je lis moi-même dans les journaux de France. La ville est un amas de fortifications où sont dispersés 6 000 canons. Cinquante coups de canon répondent à un des nôtres, que faire !!! Les tranchées sont à 200 mètres des premières maisons, des batteries russes, et en avant des tirailleurs couchés dans des trous, le doigt sur la détente, répondent à nos francs-tireurs qui eux aussi sont dans cette position. Nos tranchées sont bien gardées ; lorsqu'on prévoit une sortie, elles sont bien garnies, mais les canons sont muets et le seront jusqu'à ce que toutes les batteries soient au grand complet.

Un comité d'artillerie prétend que Metz peut soutenir un siège avec 326 canons ; les Russes en ont, dit-on, 6 000 à leur disposition : tous ceux de leur flotte, ceux de l'armée, la réserve des arsenaux bien garnis comme était le dépôt de l'armée du Danube. Chacun veut l'assaut : il n'y aura plus de vin, dit l'un, plus de ci, de cela etc. Si on veut, dit un homme de la classe, se réunir tous pour marcher les premiers et signer notre congé après l'assaut, j'en suis. Depuis longtemps les hommes ont été choisis pour monter à l'assaut, mais que de sang coulerait dans les milliers d'assauts de maisons crénelées, couvertes de projectiles qu'un enfant pourrait défendre. Il faut que les Russes fassent une grande sortie et que nous rentrions avec eux. Déjà plusieurs fois nous avons été formés en colonnes serrées, prêts à prendre notre course à la suite des Russes, hélas, trop timides.

Qu'on ne doute point en France des talents de Canrobert (1), mais qu'on juge sa position, un échec peut tout perdre, il n'entend pas cela. Il commande et le siège et le corps d'observation et la marine. Les généraux d'artillerie, du génie, Forey (2) qui commande le siège, s'entendent avec lui. Il y a conseil de généraux. Bosquet (3) commande le corps d'observation et sur l'ordre du général Canrobert, il fait faire des reconnaissances en temps utile, et prend les dispositions nécessaires dont il rend compte.

Le poids du commandement est énorme, ce n'est point d'une petite expédition qu'il s'agit, mais du plus grand fait d'armes de l'histoire ; jusqu'ici nous n'avons éprouvé aucun échec, loin de là.

Faut-il dire que les Bachi-Bouzoucs (4) qui nous avaient précédés avaient enterré leurs morts avec si peu de soin que nous voyions des pieds et des mains sortis de terre. Qu'une fosse servait à dix ou douze cadavres. Qu'en allant chaque fois conduire des malades aux tentes où ils devaient mourir, j'apercevais comme eux la civière noire qui devait les porter, les pelles et les pioches peintes de la même couleur qui devaient creuser leur fosse, si elle n'était déjà faite, les monceaux d'effets appartenant à ceux qu'on avait eu le temps de déshabiller, enfin la place du malade entre deux moribonds.

Tu passes sans t'en apercevoir du camp de Varna au village d'Inkerman, devenu célèbre par la journée du 5 novembre.

Tu es sûr, dis-tu, que j'ai enfilé les Russes comme des grenouilles. As-tu bien réfléchi en écrivant cela ? Je l'eus fait, moi, excédé par l'ardeur du combat, me voyant entouré de Russes, en attaquant une position, que je n'aurais OSÉ le dire à ma famille. Je suis même fâché d'avoir dit que j'avais vu avec plaisir et en riant des Russes tomber sous nos coups dans un engagement. C'est cependant bien le caractère de tous les soldats. Si, comme je me le suis promis, ma baïonnette se teint de sang russe, PERSONNE NE LE SAURA. On verrait en moi un BOUCHER et on me regarderait des pieds à la tête pour voir s'il n'y a point encore une goutte de ce sang qui rejoillit sur le soldat comme sur l'assassin.

Si j'en viens à ce point, tu ne le sauras que de ma bouche. Ney disait : il ne suffit pas de tuer un Russe pour s'en défaire, il faut le pousser et le jeter à terre. Ces paroles d'un sabreur de l'Empire m'excuseraient, toutefois on ne peut vaincre les Russes sans cela, ils sont trop nombreux.

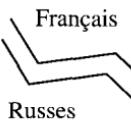
A Inkerman, les Russes étaient, mettons quatre contre un, on ne combattrait point sur deux lignes parallèles bien droites, si tu le crois détrompes-toi.

(1) Canrobert (1800-1895). Maréchal de France. Succède à de Saint-Arnaud. Par la suite, dut laisser son poste de général en chef à Pélissier.

(2) Forey, général d'artillerie.

(3) Bosquet (1810-1861) Maréchal de France. Blessé à l'assaut de Malakoff, ouvrage défendant Sébastopol, emporté par les Français en 1855.

(4) Bachi-Bouzoucs turcs. Soldats irréguliers de l'armée turque.



Vois cette courbe, étudie-là un instant, songe qu'on se bat dans de hautes broussailles sur un terrain très accidenté. Les Français qui ont tué ou mis en fuite leurs adversaires et qui s'avancent pour les poursuivre sont aussitôt enveloppés par des forces quatre fois plus nombreuses et sont même exposés au feu des alliés.

J'ai vu une partie centrale de la ligne ennemie poursuivie même à coups de pierres tandis qu'une partie extrême renforcée par des soldats sortis de dessous terre s'avançait tambour battant.

Dans les différentes phases de l'action nous avons perdu ainsi bien d'héroïques soldats qui n'ont pu se faire jour à travers les masses qui venaient les envelopper à leur insu. Mais d'autre part si les soldats s'arrêtaient à temps pour prendre au flanc l'ennemi qui résistait, il y avait toujours boucherie de Russes qui fuyaient à la débandade. Ce sont les soldats combattant chacun pour soi qui ont remporté la victoire. Le général Can robert par de sages dispositions a mis la 2^e division à l'abri du canon russe et en mêlant les corps, a stimulé leur ardeur. Ceux qui se sont bien battus, bien portés en avant, étaient à l'abri des projectiles russes qui passaient bien au-dessus de leurs têtes. Nous avons été bien commandés, bien dirigés, bien menés sur le lieu du combat, mais là le soldat a su vaincre sans commandement. Les officiers prenaient des carabines et prêchaient d'exemple.

Delobel aura la médaille militaire avant deux ou trois jours ; on n'a récompensé au bataillon que les blessés, c'est ce qui me faisait regretter de n'avoir reçu le moindre bobo. Là, toujours victorieuse, l'armée est belle d'énergie, de force physique et morale. Endurcis aux fatigues, marches, privations, aguerris par des combats mémorables, les soldats marchent la tête haute ne demandant ni argent, ni congé, mais bataille.

Dis à Clara que je suis heureux de voir mon souhait accompli puisqu'elle a un beau gros garçon. Je te remercie du toast que tu as dû porter à ma santé et à mes succès le jour du baptême. Tu me parles bien comme je le désire des membres de la famille ; je souris en résumant, parce que tu oublies les uns en t'étendant sur les autres. Moi, je t'écris, mais je sais d'avance que chacun verra ma lettre aussi je me dispense de parler de chacun en particulier, lorsqu'aucun événement nouveau ne s'est passé. Fais donc pour moi le tour du canton, va même à Saint-Quentin, Bellcourt. Dis à chacun que je l'embrasse bien en lui souhaitant une bonne année, une belle récolte et surtout, bonne santé.

Je t'embrasse de (tout) cœur toi, ton bon père, ta mère et Émile.

Ton tout dévoué ami
Dor Ch
3^e chasseurs à pied
2^e Div. 2^e Bde de l'Armée d'Orient

Je vais écrire par le prochain courrier à M. Séverin.
M. Tixier commande le B

... le 4^e B est provisoirement placé au 7^e de Ligne (1^{re} Div).
M. de Cornulier souffre de ses blessures.

Déjà bien des blessés ont succombé (du 5 novembre).

J'enverrai l'état des officiers demandé.

M. Folletête a succombé. Frère, sergent, est arrivé avec un détachement et un lieutenant, M. Germain (100 hommes).

De même la lettre d'un jeune homme de Croix-Fonsommes (canton de Bohain), qui fait partie d'un régiment de la 2^e brigade, 4^e division de l'armée d'Orient, adressée à ses parents et datée du 16 décembre 1854 est un témoignage étonnant sur les batailles d'Alma et d'Inkerman.

*Encore - devant et pas encore dedans - Sébastopol
le 16 décembre 1854*

Mes chers parents,

Je crois que je vous intéresserai en vous reparlant de l'affaire d'Alma ; vous la connaissez par les journaux et par les quelques mots que je vous en ai dit, mais je veux y revenir. Je vous ai expliqué la belle position que les Russes occupaient ; ils avaient mis au moins quinze jours pour s'y établir ; mais ils n'ont pas su en tirer un bon parti.

Leurs ouvrages étaient bien faits, nous avons pu en juger ; quant au nombre d'hommes de part et d'autre, cela est insignifiant, il est bien établi que les Russes étaient plus nombreux que nous, ce qui prouve que ce ne sont pas de bons soldats. Si les Français avaient été à leurs positions, jamais les Russes n'auraient passé la rivière qui était un obstacle très difficile pour le passage de l'armée ; nous avons, nous, non seulement traversé la rivière, sous leur fusillade et leur canonnade, sans oublier la mitraille, mais encore nous les avons délogés, la bayonnette dans les reins. En peu d'instants une partie de notre armée avait gravi la montagne, tandis qu'une grande partie de l'armée ennemie était encore dans le bas, aux prises avec nous autres. Nos mouvements ont été si bien et si vite exécutés qu'une panique générale a régné aussitôt dans les camps russes, et qu'il s'en est suivi un tel désordre, qu'on a vu les soldats se tirer les uns sur les autres.

La plupart de ceux qui se sont sauvés ont abandonné leurs armes, un grand nombre sont restés en notre pouvoir comme prisonniers. Pas un seul ne nous eut échappé, si nous avions eu de la cavalerie, et même si notre gauche, qui était occupée par les Anglais, n'avait couru aucun danger. Nous poursuivions les Russes jusqu'à ce que nous eussions pu les bloquer, ce qui eut été facile, attendu qu'à trois ou quatre lieues de là, il y avait une rivière dans le fonds d'un grand ravin. Cette rivière leur eut donné beaucoup de difficultés pour le passage de leur artillerie, et là leur défaite eut été complète.

Mais malheureusement, nous autres, 4^e division, nous étions désignés pour couper la retraite des Russes, en protégeant celle des Anglais, si toutefois ces derniers s'étaient vus dans l'obligation d'opérer ce mouvement

Pendant que les trois premières divisions chassaient ces coquins de Russes sur la droite, il nous a fallu dégager une partie de l'armée anglaise qui s'était laissée prendre dans une embuscade russe. Il y avait une position occupée par les Russes, qui ne s'étaient pas montrés ; soit par méprise, soit aveuglés par la fumée des canons et de la fusillade, les Anglais avaient pensé que c'était nous. Mais pas du tout. Aussitôt qu'ils ont été à portée, les Russes les ont mitraillés presque à bout portant. Le général anglais, pensant que c'était une méprise de l'armée française, ne savait que faire ; il reçut aussitôt l'ordre du maréchal de Saint-Arnaud de tenir bon, en prenant une position défensive, parce que nous faisions un mouvement pour prendre les Russes par derrière. En un instant, nous étions arrivés sur la crête de la montagne ; nous avons débusqué les Russes, les Anglais les poursuivant devant nous, et nous les retenant par derrière. Nous nous sommes trouvés tellement en face d'eux, que nous ne pouvions agir avec la baïonnette, et nous étions obligés de nous servir d'un fusil comme d'un bâton.

Ce n'était pas le tout de tenir les Russes ; la partie de leur armée qui était chargée de la droite, s'étant remplie sur la gauche et nous lançant des boulets, obus et bombes, nous avons été empêchés d'opérer entièrement ce que nous avions commencé. Aidés des Anglais, nous avons poursuivi d'abord l'armée de gauche russe qui s'était laissé prendre 12 pièces de campagne.

Notre armée de droite, de son côté, poursuivit aussi l'autre partie de l'armée russe. Nous leur avons ainsi donné la chasse jusqu'à près de deux lieues de là, lançant pour la première fois des fusées.

La journée étant avancée, il était près de 5 heures, nous sommes tous revenus, tambours et musique en tête, et nous avons défilé pour rendre les honneurs aux tués et aux blessés. Nous criions tous « Vive l'Empereur ! » « Vive la France ! » et quand nous sommes passés devant le maréchal, il a entendu aussi son nom dans nos rangs.

A 6 heures, nous étions rentrés dans le camp occupé encore le matin par les Russes ; ils y avaient laissé tous leurs effets, même leurs sacs, parce qu'ils se croyaient certains de pouvoir nous empêcher d'avancer. Ils ont été bien trompés.

[...] le soir, on s'est occupé de secourir les blessés qui n'avaient pu être enlevés.

[...] le lendemain fut employé à enterrer les morts. Les Russes ont été non pas mieux, mais aussi bien soignés que les nôtres.

Un officier supérieur russe, blessé et fait prisonnier à l'affaire d'Inkermann, a dit que s'il avait connu toute l'humanité des Français, jamais il n'aurait pris les armes contre eux.

Après avoir rendu les derniers honneurs à nos camarades infortunés le 25, nous nous sommes mis en marche pour Sébastopol, toujours en suivant le même chemin que les Russes, dans l'espoir que probablement ils

nous attendraient pour prendre leur revanche. Nous ne les avons revus que le 25 ; la veille, les Anglais qui étaient en avant, leur avaient fait essuyer une perte en leur saisissant un convoi de munitions.

[...] le lendemain, l'engagement a été plus sérieux. Devant les Anglais et nos deux divisions, les Russes ont été obligés de laisser à l'abandon la moitié de leurs trains : voitures, pièces de canon, caissons de poudre, chevaux, bœufs, moutons [...].

Après deux jours de marche, nous arrivons à Balaclava, petite ville sur le bord de la mer, à trois ou quatre heures de Sébastopol [...] les habitants, (les seuls jusqu'ici) s'étant déjà rendus [...] Nous nous installâmes sur les hauteurs dominant Sébastopol.

Je me souviendrai longtemps de Balaclava. Mon régiment y était campé dans une propriété magnifique, abandonnée par les propriétaires. Là, nous avions tout en abondance ; il y avait des fruits magnifiques [...] Nous avons été jusqu'à faire du cidre, du vin, du miel [...] En général, la Crimée est un pays très riche. Il y a beaucoup de blé et de fruits [...].

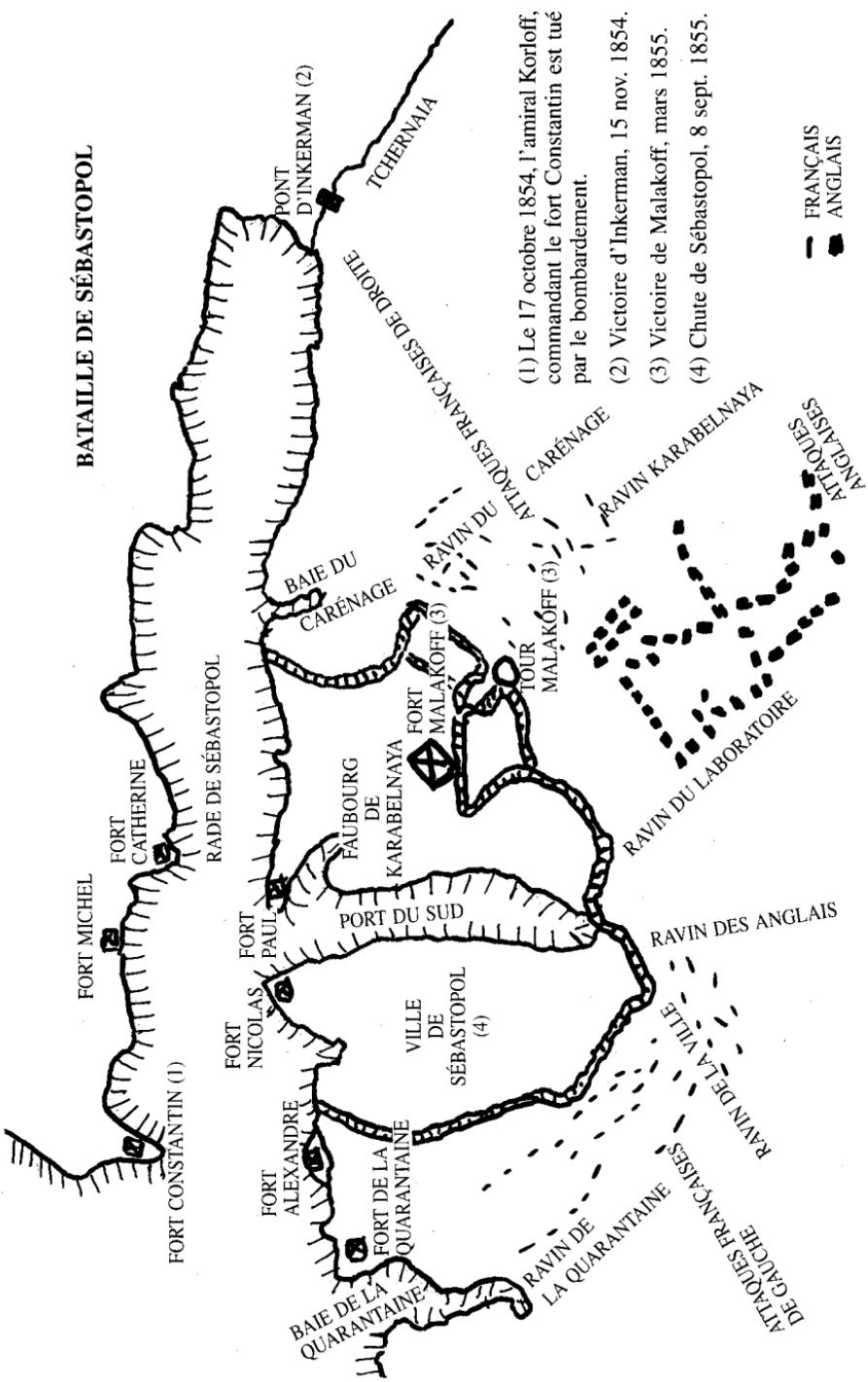
Dans notre poste, nous avons rencontré de belles propriétés, mais les Russes, qui ont une passion incendiaire, mettaient le feu dans tous les villages. Ils ont commencé à l'Alma [...] C'est dans ce village où beaucoup d'hommes de l'infanterie de marine, aveuglés par la fumée, se sont fait tuer par les Russes.

Nous avons eu beaucoup de peine pour nous rendre de l'Alma à Sébastopol. Les chemins sont très mauvais et on ne trouve que forêts et précipices [...].

Enfin, depuis le 2 octobre, nous sommes à 15 kilomètres de Sébastopol. Nous sommes campés là et depuis ce jour nous n'entendons que la canonade des Russes. Nous sommes toujours sur le qui-vive [...] depuis le 7 octobre, jour où nous avons ouvert les tranchées à la barbe des Russes, nous passons la nuit à ce travail ; nous revenons vers 7 h ou 8 h du matin, la plupart du temps souillés de boue et mouillés. En arrivant c'est à peine si on a le temps de manger la soupe : on nous fait prendre les armes parce que les Russes à tout moment tentent des sorties. On nous garde souvent jusqu'au soir, quand on ne nous fait pas de nouveau passer la nuit. Nous revenons encore le matin et on nous recommande de manger au galop la soupe, si on a eu le temps de la faire, parce que nous devons monter la garde de tranchée [...].

[...] depuis la fin d'octobre nous avons sans cesse la pluie en abondance et un vent qui nous enlève nos petites tentes ou les déchire. Avec cette pluie et ce vent, nous sommes souvent à 50 ou 60 pas des Russes [...] dans les nuits sombres cela donne lieu à des fusillades monstrues [...] ce qui ne nous coûte pas beaucoup d'hommes. Dans quelques jours, nos travaux seront achevés ; il est probable que le grand coup commencera.

L'affaire du 3 octobre, à Inkerman, a été terrible. C'était bien autre chose que l'Alma. Nous étions attaqués de deux côtés et nous nous trou-



vions entre deux feux. Les Russes, le matin, ont profité d'un brouillard affreux pour surprendre les Anglais. Des soldats ont été surpris endormis sous leurs tentes ; des chevaux de la cavalerie, encore attachés, ont été tués. De là, les Russes sont tombés sur les Turcs et leur ont encloué cinq à six pièces de canon. Mais ils ne se doutaient pas que nos deux premières divisions et les Anglais avaient été avertis assez à temps pour les arrêter. Il y eut alors un combat terrible ; le drapeau du 6ème de ligne fut pris et repris trois fois ; la troisième fois ce fut par le colonel même du 6ème de ligne, qui tomba peu après, mortellement blessé. Enfin, les Russes ont été tellement bloqués qu'ils n'ont pu opérer une retraite ; ils ont formé des carrés qui ont été enlevés à la baïonnette. L'acharnement était si grand, et l'affaire si bien engagée, que l'on a vu des Russes tués dans les carrés ne pouvoir tomber à terre ; ils étaient refoulés les uns sur les autres.

Du côté de Sébastopol, ce fut à peu près la même chose : nos troupes les plus avancées à l'approche des Russes, ont feint une retraite pour les laisser s'approcher et lorsqu'il ont été assez près, nos tirailleurs, retirés dans les tranchées, leur ont tué des hommes à bout portant. Au même moment, des troupes russes s'avançaient de tous les côtés pour prendre nos tranchées et nos batteries. C'est alors que tout le monde s'est avancé au pas de course à travers une grêle de mitraille, nous nous sommes avancés en face des batteries russes. On ne voyait que bombes, boulets et mitraille qui arrivaient dans les rangs du régiment. Chose incompréhensible, nous n'avons eu chez eux qu'un homme tué [...].

Enfin, ce passage a été heureux pour nous et, arrivés en face des Russes, nous les avons attaqués encore à la baïonnette. Il y eut une grande mêlée [...]. Vainqueurs dans une lutte corps à corps, nous sommes arrivés plus près des batteries, mais à ce moment, notre brave général, M. de Lourmel, fut blessé mortellement. Sans ce malheur, nous entrions dans la ville avec les Russes. Ceux-ci ne pouvaient plus courir, la plupart se couchaient, soit de peur, soit de fatigue [...]. Après la mort du général, nous fîmes la retraite [...].

Dans cette journée du 3 octobre, vous ne m'auriez pas reconnu. J'étais tellement noir de poudre et de fumée qu'on ne me voyait plus la chair. J'ai été heureux, je n'ai eu qu'un coup de baïonnette au poignet gauche, (une égratignure) et un autre coup dans la hanche droite [...]. C'est guéri depuis longtemps. Je n'ai pas cessé une minute le service.

Les 21, 23 et 24 octobre, les Russes ont fait des sorties dans la nuit, on s'est battu à la bayonnette [...].

Dans quelques jours, nous espérons être à Sébastopol [...]. Si j'ai le bonheur d'être épargné, je vous promets que je vengerai le sabre de Waterloo de mon grand-père. Je ne pouvais croire, alors que j'étais jeune, à ses récits des batailles de l'Empire ; maintenant, depuis ce que j'ai vu, je crois à tout ; je comprends les souffrances et les privations de l'armée de Russie.

Ce n'est pas la faute de nos chefs si nous ne sommes pas très à l'aise : nous avons des capotes à capuchons, des chaussettes et des sabots. Nous voyons que l'Empereur et la France ne nous oublient pas. Nous sommes assez bien nourris, le café deux et trois fois par jour, une ration de vin ou d'eau de vie tous les jours. Jusqu'à présent, nous avons été heureux pour la nourriture ; c'est le temps qui nous manque souvent pour la préparer et la manger.

C'est la fin de la lettre du jeune soldat originaire de Croix-Fonsommes.

Le *Journal de Saint-Quentin* du 8 décembre 1854 présente une étude d'un historiographe sur l'organisation de la défense de Sébastopol. Elle nous montre bien une fois encore pourquoi les alliés qui l'assiègent depuis plusieurs mois n'ont pu encore la faire tomber.

Il annonce aussi que les tempêtes des 13, 14 et 15 novembre 1854 dans la mer Noire, ont fait perdre aux Anglais de nombreux bateaux de ravitaillement pour l'hiver.

Le 26 décembre 1854, la Chambre de commerce de Saint-Quentin organise une souscription pour offrir des dons en nature aux héroïques soldats et marins de l'armée d'Orient. Elle s'inscrit pour 500 F. On peut également se faire inscrire chez MM. Lécuyer et Cie, chez Néret et Cie, chez Boinet, chez Lamouret et Cie, banquiers dans cette ville.

La campagne pour la prise de Sébastopol va durer plus d'une année de luttes sanglantes, de septembre 1854 à septembre 1855.

Le 8 septembre 1855, alors qu'on redoute un deuxième hiver de siège, un assaut général donne un succès définitif. Les Français du général Mac-Mahon emportent la tour Malakoff qui domine les défenses russes. L'ennemi abandonne les ruines de la ville aux vainqueurs.

La guerre d'Orient, grâce à la victoire des alliés, aboutit au Congrès de Paris en 1856, qui accorde à la Valachie et à la Moldavie leur autonomie. Celle-ci se traduira en 1859 par leur union et la création de la Roumanie. L'Europe garantit l'intégrité de l'empire ottoman. La mer Noire est démilitarisée. La Russie a perdu sa prépondérance.

Bien que cette liste ne soit pas exhaustive, il faut citer les habitants du Saint-Quentinois dont la presse locale a montré les qualités de courage et le patriotisme. Le sort a été très cruel pour certaines familles.

Hector Journel. Jeune officier de la 2ème Légion Étrangère, ancien élève de Saint-Cyr, natif de Macquin court (Bony). Devant Sébastopol, a été blessé dans la nuit du 23 au 24 mai 1855. Il est mort le 7 juin des suites de ses blessures. Il venait d'être promu lieutenant et inscrit sur la liste de chevaliers de la Légion d'Honneur.

Emmanuel Journel. Brillant officier, le capitaine Em. Journel, de Macquin court, cité pour sa courageuse conduite à l'attaque du bastion central et blessé, est mort le 20 septembre des suites de ses blessures.

Un autre Journel, officier, le frère des deux autres. Armée d'Orient, guerre de Crimée. Le seul fils qui reste à sa mère, Mme Journel à Macquincourt.

Auguste Decaudin. Jeune homme de Saint-Quentin. Caporal au 50ème de ligne. Combattant glorieusement à l'attaque du Manchon vert, a été atteint et tué par un biscaïen.

Ozenfant de Saint-Quentin. Sous-lieutenant, porte-drapeau du 1er régiment de Zouaves. A été grièvement blessé dans l'attaque de la tour Malakoff, mais sa vie n'est pas en danger. Les Zouaves du 1er régiment étaient en tête de la colonne d'assaut. Bientôt, leur drapeau, tenu par Ozenfant, flottait au sommet de la tour. A ce moment, le jeune officier est tombé, frappé au pied gauche par une balle qui lui a déchiré le tendon. A été transporté à Constantinople.

Promu lieutenant et chevalier de la Légion d'honneur, il est revenu à Saint-Quentin en congé de convalescence en décembre 1855. Officier qui compte parmi les plus braves de l'armée d'Orient. Parti sergent, il en revient lieutenant.

J. Rotier, d'Itancourt. Maréchal des logis à la 9ème batterie du 2ème régiment d'artillerie. Il écrit en mars 1855 à ses parents :

«Réjouissez-vous, Sébastopol est à nous [ce n'est pas encore vrai] et votre fils est encore en vie et sans aucune blessure, quoique ayant soutenu l'assaut avec les canons de la batterie. J'ai combattu avec la médaille militaire sur la poitrine. Je tiens cette récompense du général en chef et voici ce qui l'a méritée : quand vous entendrez parler du premier vaisseau russe qui a été brûlé, vous pourrez dire que c'est l'ouvrage de votre enfant. C'est une bombe dirigée par moi qui l'a incendié.

Je vous écris de Malakoff où je suis de garde [...]. Conservez ma lettre. Elle est écrite sur du papier russe [...]. Par ordre du général, la garde de la ville, qui est une garde d'honneur, est réservée aux troupes du 2ème corps dont je fais partie.»

Le commandant Séverin, du Catelet, dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises.

28 mars 1855. Le commandant Séverin, dont nous avons eu plusieurs fois à citer la belle conduite, commandait le régiment chargé de commencer l'attaque de droite dans la prise de Malakoff. Dans l'horrible mêlée qui s'en est suivie. M. Séverin n'a reçu aucune blessure.

4 juillet 1855. Une récente lettre de Crimée nous est communiquée. Elle nous apprend une heureuse nouvelle. Notre compatriote le capitaine Séverin [nota : il était commandant en mars], du Catelet, dont la maladie laissait peu d'espoir, a recouvré la santé. Le brave officier a voulu prendre part, avec son bataillon, le 3ème Chasseurs à pied, à la sanglante affaire du 7 juin. Il est le seul officier du bataillon à n'avoir pas été blessé.

3 août 1855. Séverin à la prise de Sébastopol. Il commandait le régiment chargé de l'attaque droite. Dans l'horrible mêlée qui s'est engagée, il n'a subi aucune blessure.

5 août 1855. Télégraphie privée de Marseille. Voici les noms des 14 capitaines promus au grade de chef de bataillon par le général Pélissier : ... Séverin ... figure parmi les 14.

Le général Pélissier est le général en chef de l'armée d'Orient. Il succèda à Canrobert.

André VACHERAND

Remerciements

Je remercie Mme Monique Séverin de m'avoir donné l'idée de cette étude tout en mettant à ma disposition la lettre de Charles Dor ainsi que toutes les sources qu'elle a pu recueillir dans le *Journal de Saint-Quentin* en 1854 et 1855.

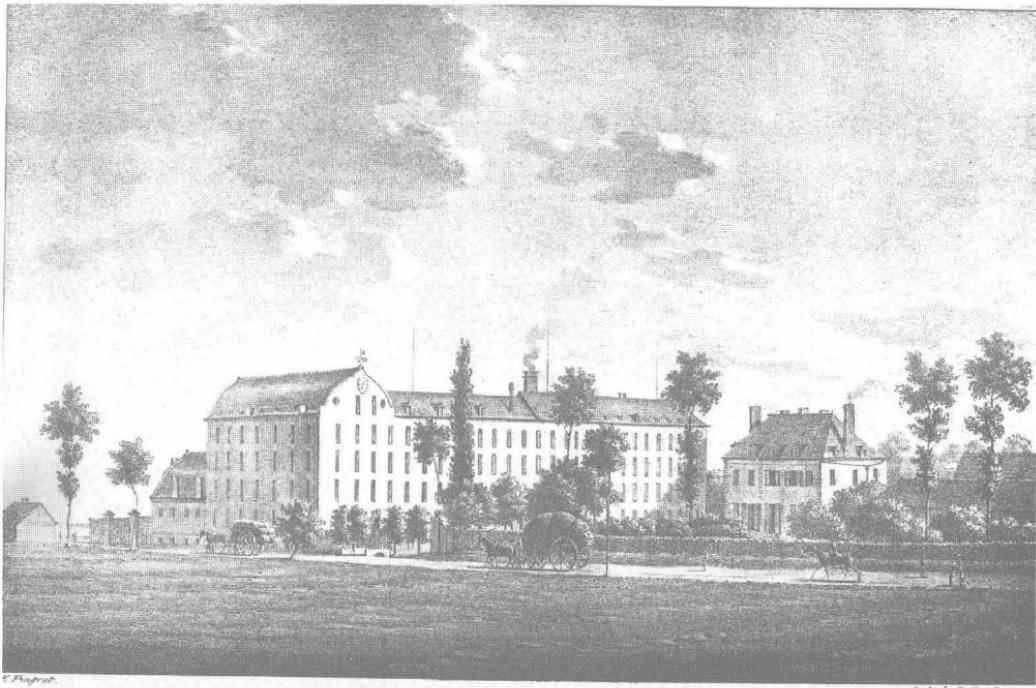
Sources

JOURNAL DE SAINT-QUENTIN

26-4-1854, 4-6-1854, 4-10-1854, 15-10-1854, 17-10-1854, 29-10-1854,
28-11-1854, 3-12-1854, 8-12-1854, 31-12-1854.
26-1-1855, 28-3-1855, 4-7-1855, 11-7-1855, 3-8-1855, 5-8-1855,
19-10-1855, 12-12-1855.

Lettre originale de Charles Dor, 3ème Chasseurs à pied, 2ème division, 2ème brigade de l'armée d'Orient, écrite le 20 décembre 1854, du corps d'observation du camp de la 2ème division.

Cette lettre est adressée à Boulanger au Catelet. Elle est conservée dans la famille. Elle a été donnée à Melle Madeleine Boulanger par la famille de Denise Boulanger de La Groise, ses cousins germains.



S. Projet.

Sur le S. Angoulême.

Fabrique de Rouen près St Quentin.
Crie en 1803 par M. Aspin, Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Armée.